

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 31 (2005)

Heft: 3

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen / Recensions critiques / Book Reviews

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Stéphane Beaud, 80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire, Paris : La Découverte / Poche (Sciences humaines et sociales), 2003 [2002], 342 pages, 11.50 Euros

Younes Amrani et Stéphane Beaud, Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue, Paris : La Découverte, 2004, 234 pages, 16.00 Euros

Dans son ouvrage au titre interrogateur « 80% au bac... et après ? », Stéphane Beaud questionne les effets d'un mot d'ordre politique, lancé en France au début des années quatre-vingts qui proposait d'amener 80% des jeunes au niveau du baccalauréat. Entre 1985 et 1995 – période fixée pour la présente étude –, on assiste à une vague de démocratisation des lycées. La fin de cette période coïncide sur le plan national avec une stabilisation des taux de scolarisation rendant compte d'une massification de l'enseignement secondaire, les taux de bacheliers passant de 30% à 63%.

Cependant, force est de constater que cette démocratisation se trouve remise en cause par un phénomène de ségrégation, s'expliquant par une augmentation des écarts sociaux d'accès à diverses filières « plus nobles », – telles que la voie royale des « S »¹ – le filtre scolaire de la sélection s'étant déplacé vers le secondaire, puis vers le supérieur. L'auteur reprend l'expression de « l'élimina-

tion différée »² pour mettre en avant le processus structurel de relégation à l'œuvre.

L'étude de Stéphane Beaud s'inscrit dans la continuité d'une recherche portant sur l'analyse de la condition ouvrière, (dans un moment historique où elle semble s'effacer du paysage et des préoccupations des chercheurs). Dans un ouvrage précédent, écrit en collaboration avec M. Pialoux³ et rendant compte d'une présence de dix ans sur le terrain, les auteurs enquêtent dans un premier temps dans l'usine Peugeot de Sochaux-Montbéliard afin de comprendre les changements intervenus dans l'organisation du travail et dans les établissements scolaires de la région, ensuite, afin de comprendre comment les nouvelles trajectoires scolaires des enfants d'ouvriers sont source de conflits et de déchirements familiaux.

C'est dans ce même contexte – Granvelle, un quartier d'habitat social dans la ville de Gercourt – que Beaud s'interroge sur les carrières scolaires et l'insertion professionnelle des « enfants de la démocratisation » dans une région industrielle en restructuration. « Ces jeunes forment une fraction très particulière de leur génération dont l'étude permet de comprendre au-

1 Filière « scientifique » dans les lycées français.

2 Expression utilisée par F. Oeuvarard, « démocratie ou élimination différée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 30, 1979.

3 S. Beaud et M. Pialoux, « Retour sur la condition ouvrière. Enquête aux usines Peugeot Sochaux-Montbéliard », Paris : Ed. Fayard, 1999.

jourd'hui un certain nombre de transformations importantes de la société française. Ils ont bénéficié, durant cette période, de l'ouverture des lycées et ont connu des expériences sociales semblables : même origine sociale, enfants de la crise et du chômage, première génération de lycéens dans la famille, socialisation dans les cités des années 1980–1990, etc. » (2003, 12).

L'auteur privilégie une démarche ethnographique basée essentiellement sur l'observation « participante » comportant une immersion de longue durée sur le terrain et des entretiens approfondis. Cette méthode – présentant de nombreuses analogies avec les méthodes ethnologiques –, a l'avantage de décrire et de comprendre les attitudes des jeunes face à l'école, et permet également de mettre en lumière toute l'ambivalence d'une politique scolaire, notamment à l'égard des jeunes des classes populaires qu'elle prétend scolariser plus longtemps. La plus puissante motivation de l'auteur à écrire cet ouvrage s'exprime en ces termes : « C'est en voyant les dégâts moraux et psychologiques que cet échec causait chez les jeunes enquêtés que j'ai voulu réagir contre le pesant silence qui l'entourait » (2003, 324).

Beaud construit principalement son analyse autour du rapport existant entre les trajectoires et attitudes scolaires des jeunes, d'une part, et leur enracinement dans le quartier, d'autre part.

Dans une première partie (*Lycéens de « cité »*), l'auteur s'attache à décrire les attitudes des lycéens de Zones d'éducation prioritaire (ZEP)⁴ de première génération, puis à présenter deux lycées face à la démocratisation à travers une analyse institutionnaliste de leur fonctionnement contrasté et termine cette partie par une analyse du rapport, entre attachement et rejet, que les jeunes entretiennent avec leur quartier.

4 Les projets de zones d'éducatons prioritaires, concernant tous les établissements scolaires, mettent en œuvre des formes de discrimination positive, afin de favoriser la réussite scolaire des élèves.

Les seconde et troisième parties (*Quatre copains à la fac* et *Les incertitudes de la transition professionnelle*) consistent en une chronique détaillée des parcours scolaires, universitaires et d'insertion professionnelle de quatre jeunes hommes du quartier de Granvelle qui passent du rêve d'ascension sociale – « s'en sortir » signifiant alors se projeter ailleurs qu'à l'usine où leurs pères se sont échinés durant des années « pour rien » – aux désillusions liées à l'échec scolaire et aux processus de déclassement social qui l'accompagnent. Une conclusion générale revient sur la force des déterminismes sociaux et sur les effets ambivalents de la politique des « 80% au bac ».

Lycéens de « cité »

Ce n'est pas sans heurts et sans souffrance que s'opère ce passage du collège au lycée chez les enfants d'immigrés. Beaud relève le « traumatisme de l'entrée en seconde » (2003, 55). Le choix de l'orientation en Brevet d'études professionnelles (BEP)⁵ ou en seconde révèle que cette dernière est un moyen d'échapper au déclassement scolaire et social. « La bête, c'est une « poubelle »... Enfin, c'est une poubelle, bon, ils le disaient pas directement comme ça, mais pour nous, c'est ce que ça voulait dire » (2003, 53). C'est en ces mots que l'un d'eux exprime le fait que l'orientation en lycée professionnel équivaut à une relégation, une condamnation à vivre comme ouvrier ou pire, comme chômeur de longue durée.

L'auteur décrit avec beaucoup de finesse, comment les jeunes collégiens de « blocs » du quartier rêvent de mettre l'usine à distance par la conquête du statut de lycéens. Cependant, fréquenter le lycée signifie aussi « sortir » de la cité, se confronter aux enfants de la ville, « les bourgeois » comme ils les appellent, et se défaire d'un sentiment de protection qu'ils trouvent dans leur cité.

De plus, « les conditions d'existence des élèves de Granvelle sont déterminantes pour comprendre le rapport qu'ils ont au travail scolaire : beaucoup d'entre eux n'ont pas de

5 Le BEP s'obtient après une formation initiale de deux ans dans un lycée professionnel.

chambre à eux, les appartements sont surpeuplés, les cages d'escaliers et les extérieurs bruyants, les sollicitations du quartier constantes, notamment de la part des copains. Ils adaptent donc leur travail scolaire à leurs conditions de vie : par exemple, les élèves plus sérieux prennent l'habitude d'écouter attentivement en classe afin de limiter le plus possible le travail à la maison » (2003, 48).

L'auteur relève que le passage en seconde s'opère généralement sur le mode du déracinement culturel. Pour les filles et les garçons cependant, ce processus s'opère sur deux modes distincts. Si les garçons vivent le plus souvent dehors, passent des heures à discuter au bas de leur immeuble, jouant au foot, déchargés de toute tâche familiale ou domestique, les filles vivent souvent à l'intérieur, soumises au contrôle social des hommes (pères, frères, copains) de leur quartier. Surtout dans les familles nombreuses, elles assument une partie de la charge éducative des frères et sœurs et des tâches ménagères et domestiques. Elles tendent alors à valoriser l'école et à s'y investir, développant par là, des dispositions tendant vers « un ascétisme scolaire qui est, on le sait, une des clés de la réussite dans les études secondaires et supérieures » (2003, 63). Les garçons, pour leur part, ont moins acquis l'habitude d'un travail scolaire régulier, beaucoup éprouvent des difficultés face à l'écrit, ne fréquentent généralement pas les bibliothèques et n'ont pas acquis le goût de la lecture.

Beaud montre bien, à travers les notes qu'il nous livre de son journal de terrain, les bribes d'entretiens et les observations qu'il effectue, que la fréquentation de la classe de lycée constitue pour ces nouveaux élèves, une expérience sociale inédite, en ce qu'ils sont confrontés de manière plus perceptible pour eux, à la concurrence scolaire et à la confrontation à la culture légitime. Pour certains, ces éléments favorisent une acculturation accélérée à l'ordre scolaire, ce qui leur permet d'acquérir certaines dispositions nécessaires à la réussite

(une bonne manière de s'exprimer, des codes culturels rentables sur le plan scolaire, une aptitude à travailler régulièrement, etc.). Généralement, les élèves expriment ces mécanismes de façon condensée en disant « être tombés dans une bonne classe ou avec de bons profs ». En revanche, ceux qui disent « être tombés dans une mauvaise classe, ou avec de mauvais profs » voient considérablement s'adoucir la transition entre le collège et le lycée. Ceci favorise, au contraire, une attitude a-scolaire, une absence d'identification aux « bons élèves », une carence de travail qui réduit considérablement les chances de réussite et empêche ces élèves de bénéficier d'une véritable acculturation.

Beaud insiste sur le fait que ce processus d'acculturation se fait au prix d'un éloignement avec les valeurs ou normes familiales, éloignement qui s'accompagne de souffrances et de frustrations diverses. Cependant, simultanément, les « enfants de la réussite » contribuent à la bonne réputation de leur famille dans le quartier. Ces enfants sont donc, tant pour eux-mêmes que pour leurs parents et l'entourage, porteurs d'espoir et d'illusion d'une vie meilleure. C'est le prix à payer pour ces « enfants de la démocratisation ».

Le rapport que les jeunes entretiennent avec le lycée a des répercussions non négligeables sur le rapport qu'ils entretiennent avec le quartier. Comme le souligne l'auteur, « Pour le dire vite, on s'aperçoit que les « bons » élèves, c'est-à-dire ceux qui se sont appropriés la culture scolaire, s'adaptent mieux au lycée. « Pris » dans une logique d'acculturation scolaire et de réaffiliation sociale, ils sont tentés par des formes plus ou moins brutales de rupture avec le quartier[...]. A l'opposé, ceux qui sont restés éloignés de la culture scolaire, qui ne se sentent pas à leur place au lycée et qui sont secrètement tenaillés par un sentiment d'illégitimité, sont davantage enclins à entretenir un lien étroit avec le quartier » (2003, 102).

Quatre copains à la fac et Les incertitudes de la transition professionnelle

Dans ces deux chapitres, l'auteur procède à une chronique minutieuse et détaillée des trajectoires de quatre jeunes. L'immersion dans le terrain lui permet de les suivre en accordant une importance toute particulière à l'alternance de leurs temps sociaux: le temps vide de la fac et le temps plein de la vie de quartier. Il souligne que « l'observation directe fait accéder au point de vue de l'intérieur du groupe et dévoile son fonctionnement, les tensions qui le traversent, notamment lorsqu'il s'agit de conquérir l'estime de l'enquêteur. Ce récit d'observation tente de montrer la manière dont le rapport au temps de ces étudiants de « cité » s'inscrit et prend sens dans une double détermination : un rapport dominé aux études et un enracinement protecteur dans le quartier » (2003, 147).

Ces étudiants ont un parcours scolaire fait d'échecs et de redoublements, mais ont finalement obtenu leur baccalauréat et se sont inscrits « malgré eux » dans un cycle d'études longues. L'auteur décrit très précisément leurs attitudes face aux cours, l'installation progressive dans l'absentéisme, le sentiment « de ne pas être à la hauteur », la distance sociale entre eux, leurs profs et les autres étudiants, le caractère « trop » abstrait des matières enseignées, leur progressive démotivation et le sentiment toujours accru d'occuper illégitimement une place qui n'est pas la leur, leur repli dans le quartier, la difficulté d'entrer dans des modes de sociabilité étudiante, mais aussi la manne que constitue la bourse d'études qu'ils perçoivent.

S'étant proposé de les accompagner durant le dernier trimestre de l'année 1992–1993 dans leur entreprise de révision pour les examens de première année du Diplôme d'études universitaires générales (DEUG)⁶ en Administration économique et sociale, Beaud analyse de l'intérieur leurs dispositions au travail universitaire et met en

lumière les manques dans l'organisation de leur travail, leurs notes incomplètes et désorganisées, leur manque de régularité, toutes dispositions nécessaires à la réussite. Leurs examens se solderont par un échec cuisant.

La gestion de cet échec se fait au prix de renégociations sociales difficiles et d'une souffrance sociale et psychologique dont le poids ne doit être négligé. Ces jeunes doivent affronter l'échec au sein de la famille en payant le prix fort de la désillusion. Mais leur place sociale doit également se renégocier dans le quartier. Obligés d'entrer dans « la vie active », certains regagneront l'usine, opérant par là un déclassement social douloureux. D'autres se précipiteront dans le mariage et profiteront de la mise sur pied des « emplois-jeunes » perçus comme leur planche de salut. Cependant, la transition vers une place de travail stable, une insertion réussie et durable s'en trouve retardée. Ainsi, Beaud montre-t-il avec force comment ces jeunes sont fragilisés par l'échec universitaire et confrontés au déclassement social.

En conclusion, ce qui fait la grande qualité de cet ouvrage, c'est d'avoir montré et mis en évidence la force des déterminismes sociaux et la forme que ces derniers prennent dans les trajectoires individuelles des jeunes de cité, enfants d'ouvriers immigrés, dans un moment historique où la classe ouvrière est en pleine décomposition sociale.⁷

A la sortie de son livre, Beaud recevra divers courriels de quatre jeunes (étudiants DEUG ou en emploi-jeune). « Ceux qui ont vécu un échec en premier cycle universitaire découvraient le pouvoir potentiellement libérateur de l'analyse sociologique, en s'apercevant que leurs doutes et leurs échecs ne renvoient pas qu'à leurs difficultés personnelles ou existentielles, vite étiquetées comme « psychologiques », mais bien davantage à une accumulation de contraintes matérielles (le logement, l'absence d'une chambre à soi, le bruit de la « cité », le manque

6 Le DEUG est délivré aux étudiants ayant réussi les examens de la fin du premier cycle.

7 A ce titre, cet ouvrage ne doit pas être autonomisé, mais constitue le prolongement du « Retour sur la condition ouvrière ».

lancinant d'argent) et sociales (la pression permanente du groupe des pairs, les difficultés des frères et sœurs) » (2004, 7).

Entre autres, Beaud reçoit un courriel de Younes Amrani⁸ qui s'exprime en ces termes : « Cher Monsieur, je me permets de vous écrire pour vous remercier. J'ai terminé votre enquête *80% au bac*. C'est un livre qui m'a à la fois ému (j'ai souvent eu les larmes aux yeux) et mis en colère (contre moi-même). C'est incroyable à quel point les vies que vous avez décrites ressemblent à la mienne. D'ailleurs je dois dire que la lecture était parfois pénible car c'est dur de se voir dans un miroir » (2004, 11). Entre eux s'établira une correspondance électronique d'une année qui aboutira à la rédaction de *Pays de malheur ! Un jeune de cité écrit à un sociologue*.

Younes est un jeune de vingt-huit ans. Son père émigre du Maroc et travaille d'abord comme mineur. Puis, épuisé par sa tâche, il s'engage comme ouvrier dans une usine du coin. Younes effectue une scolarité non sans heurts mais « réussie ». Il abandonne juste avant de passer son bac pour faire son service militaire, mais s'inscrit ensuite comme candidat libre. Il obtient son bac, s'inscrit en histoire à l'université, et abandonne en 2^{ème} année. Il se marie, devient père. Au moment de leurs échanges, il travaille, en emploi-jeune, dans une bibliothèque municipale de la région de Lyon.

Younes évoque son milieu familial, ses relations conflictuelles avec ses parents et frères et sœurs. Il parle de son père : « maintenant, je remarque, tous ces pères de famille qui n'ont de fierté que dans le travail et qui se retrouvent inactifs comme leurs enfants, ça me noue la gorge rien que d'y penser. Les fils se réfugient dans la défonce, la délinquance, et les pères dans le silence » (2004, 145).

Il racontera aussi la dégradation des banlieues à partir des années quatre-vingts, évoquera la profonde ambivalence qu'il ressent à l'égard de son quartier, de ses amis de toujours et desquels il se distancie sociale-

ment, non sans souffrance. Beaud le relance sans cesse, lui donne des éclairages sociologiques, l'oriente dans ses réflexions, lui conseille diverses lectures, notamment Bourdieu, Lahire, Hoggart ou Schwartz, tente de lui transmettre sa passion des romans comme ceux de Wright, Henry Roth, Bialot et d'autres, argumentant que « les romans de ce type, ça forme aussi à la sociologie » (2004, 144). « En fait, ce que l'on fait ensemble, c'est de contribuer à une espèce d'auto-analyse de votre parcours scolaire » (2004, 21), dit Beaud qui devient Stéphane. Mais l'échange va au delà. C'est un lien d'amitié et de reconnaissance réciproque que l'on voit se tisser au fil de la lecture, entre l'homme de science et son « informateur » privilégié.

Au gré de la correspondance, Younes acquiert une lucidité et une conscience aiguë de sa position. « Je me rends compte que je me suis toujours trouvé dans un « entre-deux » de la réussite individuelle et de l'échec collectif... J'ai tout le temps flirté avec les frontières de ces deux mondes, c'est une sorte de ventre mou des banlieues... » (2004, 73). Stéphane tente de lui faire reconsidérer son rapport aux études et l'encourage à les reprendre et à passer le Certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement secondaire (CAPES).⁹ « Je me demande aussi si toute l'énergie que tu as mobilisée dans ce profond travail sur toi-même ne pourra aussi par la suite être réinvestie avec profit dans tes études d'histoire et autres lectures... » (2004, 193). L'ouvrage s'achève sur une postface plus méthodologique et théorique, Beaud, restant toujours soucieux de « faire entendre une autre voix sur les « jeunes de banlieue » » (2004, 227).

Isabelle Csupor
Service d'études et de statistiques
Hospice général
12, Cours de Rive, 1211 Genève 3
isabelle.csupor@ge-ariane.ch

9 Le CAPES est délivré aux étudiants ayant réussi le concours de recrutement des enseignants du secondaire général, après au moins trois années d'études post-secondaires.

8 Il s'agit d'un nom d'emprunt.

Hugues Poltier, Alain Max Guénette et Anne-Marie Henchoz (dir.), *Travail et fragilisation, L'organisation et le management en question*, Lausanne : Payot, 2004, 200 pages

Cet ouvrage collectif combine une double ambition : mettre en lumière la conception contemporaine de l'individualisme comme norme ou injonction paradoxale (où chacun est sommé de devenir son propre entrepreneur) et en décrire les conséquences dans les sphères des organisations et de la formation professionnelles. Les questions liées à la production du sujet et de son identité dans la période contemporaine sont abordées avec maîtrise et finesse analytique, tandis que les observations concernant plus spécifiquement les mondes du travail et de la formation se signalent par une volonté très marquée de dénoncer les dérives actuelles du marché du travail.

Les textes de Soulet, Dubar et Martuccelli se concentrent sur le premier versant de l'analyse. Dans le prolongement des travaux classiques d'Elias, Soulet voit dans le souci contemporain de l'autonomie et de la liberté individuelles et dans l'hyper-responsabilité qu'il induit, un nouvel avatar du passage de la régulation externe à des mécanismes d'intériorisation de la contrainte. Le phénomène dit de la mal-intégration découle directement de cette injonction paradoxale à la liberté et à la responsabilité et Soulet en identifie trois manifestations principales : la sur-exposition qui voit l'individu sommé d'assumer complètement la responsabilité de son échec, l'incapacité de se constituer comme sujet en raison de l'impossibilité de se confronter au regard d'autrui et d'être reconnu par lui, le fardeau de l'obligation de se produire qui aboutit à la souffrance sociale mise en évidence par des auteurs comme Ehrenberg ou de Gaulejac. Dans chacun de ces cas, l'individu est appelé à élaborer son propre projet sans pouvoir se référer à un statut ou à une identité collective. La contribution de Martuccelli complète ce diagnostic en indiquant que le

mouvement de responsabilisation individuelle ne coïncide pas avec un effacement de la contrainte, mais avec l'émergence de nouveaux dispositifs faisant porter la contrainte précisément sur l'exigence d'implication personnelle (et non plus sur l'application mécanique d'une règle exogène). La fragilisation mentale qui en résulte est d'autant plus forte qu'elle coïncide avec la perte des repères collectifs stabilisés et l'affaiblissement des protections sociales. Dans un tel cadre, il importe avant tout de restaurer la possibilité d'une identité sociale positive pour les individus concernés. Le texte de Claude Dubar énonce les conditions d'une telle restauration en s'appuyant sur les travaux de Berger et Luckmann. Il faut tout d'abord un « espace de transformation » où l'on puisse reprendre confiance en soi en partageant son expérience avec ceux qui sont confrontés aux mêmes épreuves. Il faut ensuite un « appareil de conversation » qui permette à la personne de reconstruire un vocabulaire identitaire et enfin une « structure de plausibilité » où ce vocabulaire et ces structures identitaires sont soumises au test de la sphère publique (p. 132–133). L'objectif consiste ici à reconstruire une identité narrative dans le sens évoqué par Ricoeur, laquelle implique non seulement la capacité de se raconter, mais aussi et surtout de se situer et de s'ancrer dans un environnement institutionnel. Le cadre général proposé par ces trois auteurs est d'une très grande richesse. Tout au plus peut-on regretter leur vision par trop négative des institutions qui sont envisagées avant tout comme des complices du mouvement de responsabilisation des individus et dont le potentiel de capacitation n'est pour ainsi dire pas évoqué. De la dualité de la structure mise en évidence par Giddens dans *La constitution de la société*, seule la dimension de la contrainte est développée et celle de l'habilitation est largement négligée.

La description des situations de travail et de formation se déploie sur l'arrière-fond de cette analyse générale. Les articles de De Torrenté, Davezies et d'Iribarne mettent en

lumière les changements organisationnels de l'entreprise et leur impact largement négatif sur les travailleurs. Les transformations actuelles ne coïncident pas avec l'élimination de l'organisation scientifique du travail (20% des salariés doivent encore exécuter des gestes répétitifs à cadence élevée) et la contribution de Davezies illustre la persistance des nuisances caractéristiques du monde du travail taylorien. En parallèle, suite à la double pression des actionnaires et des clients, émergent de nouvelles formes d'organisation du travail plus réactives qui exigent la prise en charge des fluctuations du marché par le travailleur lui-même. En résultent des phénomènes d'intensification du travail aux dépens de la vie privée du salarié et de sa santé (cf. les diagnostics de fatigue et surmenage, les pathologies d'hyper-sollicitation, etc. dont le nombre augmente constamment dans les dernières décennies). De son côté, de Torrenté observe les réactions de désillusion entraînées par les nouvelles formes d'organisation du travail, dans la mesure où la créativité sollicitée est fortement encadrée par les pouvoirs managériaux qui gardent entre leurs mains la définition des objectifs de l'entreprise, la maîtrise de l'utilisation des ressources monétaires de même que la fixation des critères d'évaluation. La conciliation entre les exigences de performance posées par la direction et le souci du travail bien fait est difficile et cette situation aboutit souvent à une dégradation de l'image personnelle des travailleurs (contraints de faire du chiffre) et à une crise identitaire. A l'encontre de ces nouvelles pratiques de gestion des ressources humaines (illustrées par les figures du « management par les compétences » ou du « management par le stress » que d'Iribarne analyse dans son texte), Davezies préconise « une organisation du travail qui respecte les marges de manœuvre nécessaires, qui tolère la diversité et la variabilité des êtres humains, qui fasse place à l'intelligence des salariés » (p. 88). Ces trois contributions donnent une image particulièrement noire du monde de l'entreprise envisagé comme

une sphère de domination où les formes d'exploitation se raffinent sans cesse. Le travailleur contemporain serait encore plus aliéné que ses prédécesseurs dans la mesure où l'emprise du capital sur son existence englobe non seulement sa force de travail physique, mais aussi sa volonté. Le travail engloutirait désormais l'être humain dans son intégralité et annihilerait sa liberté. La volonté de dénoncer une situation inacceptable prend sans doute ici le pas sur la rigueur analytique. A côté de ces textes (et de la plupart des autres contributions rassemblées dans ce volume), la présence de l'article de Sardas qui évoque entre autres choses la notion de plaisir au travail apparaît quelque peu incongrue et la réponse d'Ariane Miéville (qui est d'ailleurs la seule de tout le volume, les autres papiers ne nécessitant peut-être pas de rappel à l'ordre) se charge de le rappeler au lecteur qui n'aurait pas encore saisi la tonalité générale de l'ouvrage.

L'analyse du monde de la formation proposée par Farinaz Fassa souligne les évolutions récentes de cette sphère où l'enjeu n'est plus de transmettre des savoirs, mais d'apprendre à apprendre et accepter de le faire tout au long de sa vie. A l'opposé du modèle de la qualification suivant lequel le diplôme initial atteste l'acquisition de connaissances aptes à garantir la sécurité professionnelle à long terme, nous sommes dès lors dans un modèle de la compétence où chacun est responsable d'adapter et d'ajuster en permanence ses savoirs aux exigences du marché. Cette injonction à être un individu autonome et apprenant est à la source de multiples souffrances et fragilités, non seulement chez les travailleurs mais aussi dans le corps enseignant qui voit son autorité décroître dans le même temps où le savoir transmis apparaît plus difficilement identifiable. Anne Barrère parle à ce sujet de malaise enseignant, dans un contexte très proche de celui décrit par Dubet dans *Le déclin de l'institution*.

Au total, un livre intéressant et utile qui confirme des diagnostics déjà bien établis dans l'analyse sociologique et psychopatho-

logique du travail et dont les spécialistes en gestion de ressources humaines et en sciences organisationnelles pourraient tirer profit.

Jean-Michel Bonvin
Université de Genève, Département de
sociologie
40, Bd. Pont-d'Arve
1211 Genève 4
jean-michel.bonvin@socio.unige.ch

Carmen Baumeler, Von kleidsamen Computern und unternehmerischen Universitäten. Eine ethnographische Organisationsstudie, Münster, Lit Verlag, 2004, 227 S.

Soziologische Organisationsethnographie lohnt sich und ist spannend. So darf man aus dem hier besprochenen Buch folgern, das sich am Beispiel des «wearable computing» mit der Technikgenese unter den spezifischen Organisationsbedingungen einer sich unternehmerisch ausrichten wollenden Universität befasst. Das in der von Michael Nollert herausgegebenen Reihe «Soziopulse – Studien zur Wirtschafts- und Sozialpolitik» erschienene Buch vermittelt einen jener seltenen Einblicke in die Organisation und den Alltag wissenschaftlichen Arbeitens. Der Einblick kann uns helfen zu verstehen, wie Forschung heutzutage unter den Bedingungen der Imperative von Unternehmertum und Interdisziplinarität betrieben und gemacht werden muss. Und dies in einem durchaus zweideutigen Sinn: Als Hinweis darauf, wie man erfolgreich ein Forschungsgebiet inszeniert und organisatorisch umsetzt, aber auch wie die Forschenden einer unentrinnbaren Logik des Zeitgeists unterworfen werden und sich ihre eigenen Relevanzen bewahren müssen.

Die folgenreiche Inszenierung einer neuen Forschungsrichtung anhand einer Literaturschau (Kapitel 1) und deren Ein- und Umsetzung an der Universität (Kapitel 4) bereiten die Leserschaft informativ auf das untersuchte Feld vor. Dass

sich in der beforschten Organisation, dem «wearable computing labor» die genuin akademischen Interessen in der Form von Dissertationen durchgesetzt haben, und die Herstellung eines vorzeigbaren, nützlichen Artefakts in der Form eines sinnvoll zu verwendenden kleidsamen Computers scheitert, bildet den roten Faden des ethnographischen Teils der Arbeit im fünften Kapitel des Buches. Schritt für Schritt wird beschrieben, mit welchen Deutungen und Praktiken sich die Forschenden ihrem Ziel, dem nützlichen, tragbaren, an den Körper «irgendwie» befestigten Computer anzunähern versuchen. «Irgendwie» deshalb, weil es – *horribile dictu* – weder wissenschaftlich, noch praktisch wirklich geklärt ist, was denn jetzt ein «wearable computer» genau sein und leisten soll! Dass sich auch ohne solche Klärungen – oder vielleicht gerade deswegen? – ein neues Forschungsgebiet, das «wearable computing» wissenschaftlich und institutionell äusserst erfolgreich etablieren liess, weiss der Leser bereits vor den ethnographischen Ausführungen. Dies erhöht natürlich die Lesefreude insofern, als man nun im ethnographischen Teil in Kapitel 5 gespannt darauf wartet, wie sich denn die Forscher hier aus der Klemme ziehen. Nun, sie tun es, indem sie ihre wissenschaftlichen Anliegen erfolgreich priorisieren und das «langweilige Engineering» auslagern und unattraktive Arbeiten an «Löt-knechte» delegieren. Und der so genannte «Demonstrator», das ursprünglich gross angekündigte und von der Hochschulleitung sehnlich für die Aussendarstellung zur organisationellen Imagepflege herbei gewünschte, vorzeigbare nützliche Produkt, wird gar nie hergestellt! So etwas nimmt der Leser amüsiert zur Kenntnis, gehört doch das Scheitern genauso zur Wissenschaft wie der Erfolg. Nur schweigt in aller Regel des Sängers Höflichkeit oder kollegiale Nachsicht darüber und im vorliegenden Fall war ja nicht die Forschung, sondern deren auferlegte Anwendung und Trivialisierung an Grenzen gestossen. Allerdings wäre es eine verkürzte Rezeption, den Textteil auf die-

sen Inhalt zu begrenzen. Vielmehr wird auch vorgeführt, wie komplex die zu bearbeitenden Probleme für die Ingenieure auf der sensorischen Ebene in einer technisierten Umwelt sind (z. B. anhand der Schwierigkeiten der Unterscheidung von Kaffee- und Teemaschinen), und wie sich komplexes soziales Handeln nicht in brauchbarer Form algorithmisieren lässt. So konnte die im Projektverlauf auftauchende Idee eines «Meeting Recorders» nicht weiter verfolgt werden, weil sich das registrierte Kopfschütteln eines fiktiven Users in Sitzungen als ein nicht überwindbares Hindernis aufbaut. Es lässt sich, so die Idee, als Ablehnung oder Nichteinverstanden-Sein interpretieren. Aber was geschieht wenn ein strategischer Akteur im Spiel ist? Der schüttelt unter Umständen seinen Kopf gerade nicht und ist dennoch nicht einverstanden. Ganz abgesehen davon, dass Kopfschütteln auch als reines Verhalten und nicht nur als soziale Handlung auftreten kann. Diese hier nur angedeutete und im Text ausführlich und systematisch dargestellte Problematik der Suche nach einem brauchbaren User-Szenario und das Scheitern weiterer Anwendungen nicht nur an semiotischen Fragen, sondern auch am Eigensinn der Praxisfelder lohnen die Lektüre. Denn sie verdeutlicht, dass Interdisziplinarität und intendierte Nützlichkeit keineswegs Königswege sind, weder für die Forschung allgemein, noch für deren Anwendung. Dieser Befund ist zwar nicht neu, in der Studie wird er aber wieder einmal gut dokumentiert und nachvollziehbar belegt.

Wie Wissenschaft und Unternehmertum sich zur unternehmerischen Universität verkoppeln, wo die Grenzen dieser Bindung liegen und weshalb diese Form der Organisation einen mythischen Kern hat, wird in der abschliessenden organisationssoziologischen Analyse ausgeführt. Die Analyse lässt sich in der Rubrik der Kritik am Rationalitätsparadigma von Organisationen einordnen. Es wird unter Rückgriff auf die Konzepte des Neo-Institutionalismus und die Gouvernementalitätsthese zur Ökonomi-

sierung des Sozialen gefolgert, dass die Wissenschaftler im Grunde genommen unwissend an einem Spiel mit gezinkten Karten teilgenommen haben: Sie mussten zwecks Gewinnung von Legitimität die Sprachspiele des dominierenden Zeitgeistes des Unternehmertums mit Konzepten wie Nützlichkeit der Forschung und Innovation mitspielen, auch wenn ihnen diese Welt im Grunde genommen fremd blieb. Dass sie dennoch einen Gewinn erzielten – die Anwendung scheiterte, nicht die Forschung – mag auf den ersten Blick erstaunen. Doch nach der Lektüre des Buches wird einsichtig, wie solches geschieht.

Ethnographische Soziologie ist offenbar als Methode vergleichsweise robust. Denn nur so wird verständlich, wie die kompetenten und interessanten Ausführungen zum «wearable computing» und zur unternehmerischen Universität als Organisation mit dem inhaltlich dünn geratenen und begrifflich etwas unpräzisen Methodenkapitel kontrastieren können.

Jedenfalls erfährt die Leserschaft über die konkret verwendete Methode zu wenig. Drei Jahre Aufenthalt als Doktorandin mitten im Feld sind zwar für Insider des Geschäfts eine beeindruckende Zeit, aber 150 Seiten Feldnotizen bezogen auf den Zeitraum sind dagegen wiederum fast nichts. An wichtigen Stellen erfährt man zudem gerade das, was einen nur bedingt interessiert: Beim Thema der kommunikativen Validierung wird z. B. nicht beschrieben, wie die Verfasserin vorgeht, sondern es wird eine allgemeine Definition in einer Fussnote erläutert (S. 92). An einer anderen Stelle im Buch findet der Leser dann dennoch, was in dieser Hinsicht gemacht wurde: Ein Angehöriger des Labors las das ethnographische Kapitel des Buches und beurteilte es als zutreffend. Ob diese Form von Validierung zielführend ist, bleibe hier dahingestellt. Jedenfalls wirkt es nicht überzeugend. Insgesamt wünschte man sich eine systematischere und reflektiertere Darstellung zu den «etics» der durchgeführten Forschung.

Auch die begriffliche Ebene der Arbeit, so weit wir uns im Rahmen der ethnographischen Soziologie bewegen, verweist auf Präzisionsbedarf. Wenn beispielsweise, hier als *pars pro toto* stehend, ausgeführt wird, der soziologischen Ethnographie gehe es um eine «möglichst holistische Analyse des Feldes» (S. 91), dann ist dies problematisch. Was soll man denn hier darunter verstehen? Solches kann – unter Rückgriff auf die Wissenssoziologie von Peter Berger und Thomas Luckmann und die entsprechende Methodenliteratur zur soziologischen Ethnographie – präziser formuliert werden. Seit ihren Anfängen hat sich diese Forschungsrichtung darum bemüht, aus einer Binnenperspektive Bedeutungen von Handlungs- und Deutungssystemen aus der Sicht der Angehörigen einer Kultur (einer Organisation, eines Milieus usw.) zu rekonstruieren und die daraus entstehende objektive Wirklichkeit der Gesellschaft soziologisch zu analysieren. Und obwohl der in diesem Punkt potenziell sicherlich hilfreiche Aufsatz zur dichten Beschreibung von Geertz der Autorin bekannt war, scheint er keinen Einfluss auf den Methodentext gehabt zu haben. Derart fehlende Begriffsschärfe produziert dann schliesslich Aussagen wie, es gehe darum, das Verhalten eines Kollektivs zu beobachten (S. 98), wenn tatsächlich gemeint sein sollte, es gehe darum soziales Handeln zu beobachten, welches ein Kollektiv formt und hervorbringt (S. 98). Analoges liesse sich auch zu den Konzepten «persönliche Einstellung» versus subjektive Perspektive oder «Introspektion» (S. 94) versus Feldsozialisation der Forscherin ausführen und bemängeln. Hier wird deutlich – und dafür ist die Verfasserin zwar nicht verantwortlich, aber durchaus davon betroffen –, dass in der Schweiz die Methodenausbildung in ethnographischer Soziologie leider noch wenig Fuss gefasst hat.

Doch jenseits dieser Methodendarstellungs- und Begriffsverwendungskritik, welche die zentralen deskriptiven Teile und die inhaltlichen Befunde der Arbeit nicht schmälern will, ist diese Untersuchung auch

ein Beleg. Ein Beleg dafür, dass durch eine insgesamt gelungene qualitative Empirie nicht nur die Mythen der untersuchten Organisation sichtbar werden, sondern, dass auch die Mythen, welche die Wissenschaftspolitik heutzutage anleiten (Nützlichkeit, Innovation, unternehmerischer Geist) in Frage zu stellen sind. Dies in einer lesenswerten Arbeit gezeigt zu haben, erachte ich als ein grosses Verdienst, weshalb ich dem Text viele Leserinnen und Leser wünsche.

Christoph Maeder
Pädagogische Hochschule Thurgau
Nationalstr. 19, 8280 Kreuzlingen
christoph.maeder@phtg.ch

Claudio Bolzman, Rosita Fibbi et Marie Vial, *Secondas – Secondos. Le processus d'intégration des jeunes adultes issus de la migration espagnole et italienne en Suisse*, Zurich : Seismo, 2003, 240 pages

Ce n'est pas la première fois que Bolzman, Fibbi et Vial se penchent sur les Espagnols et Italiens¹ habitant à Bâle-Ville et à Genève. Une étude réalisée entre 1994-96 auprès de ceux arrivés en Suisse entre 1950 et 1960, soulignait alors que seul le tiers de ces migrants envisageait de retourner dans leur pays d'origine.² Ce constat nous invitait à considérer la transformation d'une migration de travail en une migration de peuplement. Les auteurs laissaient toutefois en suspens la question de la génération suivante, à savoir ces jeunes, enfants d'immigrés italiens et espagnols, nés pour la plupart en Suisse.

Ce nouvel ouvrage comble ce manque. Divisé en 5 chapitres, il recense les résultats d'une recherche menée auprès de ces jeunes

1 Afin de simplifier le texte, nous avons opté pour la formule masculine pour désigner à la fois des hommes et des femmes.

2 Cf. Claudio Bolzman, Rosita Fibbi et Marie Vial, « Les Italiens et les Espagnols proches de la retraite en Suisse: situation et projets d'avenir », *Gérontologie et société*, N°91, 1999, pp.137-151.

adultes âgés de 18 à 35 ans. Suivant une démarche comparative, les auteurs analysent, d'une part, les modalités d'insertion à la formation et au marché du travail et, d'autre part, les formes d'insertion sociale et familiale dans la société de résidence. En étudiant l'« intégration » de ces jeunes, ils se proposent de saisir les modes et enjeux propres au processus d'installation de ce flux migratoire dans la société helvétique. En outre, cette étude offre une analyse des facteurs qui favorisent ou freinent le processus d'intégration.

Les résultats, plutôt que de s'aligner sur les conclusions d'autres études, montrent non seulement que ces jeunes connaissent une mobilité ascendante par rapport à leurs parents (ils font des études plus longues, exercent des professions plus qualifiées) mais également que leurs parcours scolaires et professionnels ressemblent à ceux des jeunes d'origine suisse issus d'un milieu social comparable. De même, les conditions de vie (densité d'occupation de logement, revenus professionnels) de ces deux populations sont assez semblables. Par contre, c'est dans le domaine des relations familiales que les différences sont visibles : que ce soit pour l'âge de départ du foyer parental, la cohabitation pré-nuptiale, ou l'origine du partenaire, les pratiques des jeunes Suisses divergent de celles des jeunes issus de la migration (ces derniers, par exemple, quittent plus tard le foyer parental et habitent moins fréquemment avec leur partenaire avant le mariage). Leur participation sociale, tout en reflétant leur intégration réussie dans le système éducatif et le monde du travail, manifeste les attaches continues avec leur communauté d'origine (caractéristiques du réseau d'amitiés, maîtrise de la langue locale et de la langue d'origine, définition des appartenances subjectives).

Au terme de cette étude, les auteurs qualifient l'insertion de jeunes de la « deuxième génération » d'« intégration dans la différence ». Si une intégration socio-économique réussie est observable, en revanche la situation biculturelle se vit au

niveau familial et culturel à travers une assimilation sélective de divers éléments de la culture locale et le maintien de certains traits de la culture d'origine.

L'importance de ces conclusions ne doit pas négliger d'autres résultats mis également en évidence par cette étude. Certes, en tant que lecteur on pourrait se laisser emporter par l'impression que les jeunes de la deuxième génération ne connaissent pas de problématiques particulières. Or, certains résultats ne doivent pas être relativisés : le fait que l'accès aux emplois liés au secteur public soit réservé majoritairement aux Suisses, que 40% des personnes interviewées aient subi des actes d'hostilité ou d'injustice en raison de leur origine, que la majorité de la population interviewée accorde de l'importance à la valeur de la « reconnaissance sociale » (ne serait-ce que la revendication d'une place symbolique au sein de la société où ils sont nés ou ont grandi) sont entre autres des traces du statut d'« étranger » ou de « migrant ». La lecture de cette étude ne devrait donc pas négliger les chapitres consacrés aux limites d'une intégration « verticale » (cf. certaines parties du chapitre 4 et 5) ainsi que les recommandations qui mettent l'accent sur les conditions favorables à l'« intégration ». Une lecture partielle ou rapide du livre pourrait laisser croire aux lecteurs que l'hostilité n'est qu'une affaire du passé.

D'autres aspects sont à soulever dans cet ouvrage :

- Que ce soit par sa contribution au niveau de la connaissance du sujet ou par la compréhension de certaines théories de la migration, cette étude constitue une contribution importante à l'étude de la migration en Suisse et plus particulièrement à la compréhension du processus d'installation d'un flux migratoire important (espagnol et italien). En effet, rares sont les études qui, considérant la situation biculturelle de jeunes de la deuxième génération, traitent de leurs modalités d'entrée et d'installation dans la vie adulte. En outre, cette étude

s'intéresse aux jeunes jusqu'à 35 ans et tient ainsi compte de l'allongement de la phase de la jeunesse et de l'installation dans la vie adulte (caractérisée par la fin de la période de formation, le début de la vie active et le départ du foyer pour fonder une nouvelle famille). Les résultats de cette étude confirment en partie les thèses de la théorie de l'assimilation. En effet, comme cette théorie le postule, on peut observer chez les jeunes de la deuxième génération une insertion socio-économique réussie par rapport à la première génération. Toutefois, elle remet en question le parallélisme proposé par cette théorie, autrement dit, le fait que le processus d'intégration structurelle s'accompagnerait d'une assimilation d'ordre culturel.

- En nous donnant une lecture critique de la construction des comparaisons statistiques – notamment en ce qui concerne les catégories minorités / majorité –, l'apport et l'intérêt de cet ouvrage résident dans le fait de proposer au monde scientifique en général des outils méthodologiques nouveaux : d'une part, la comparaison des catégories analytiques en tenant compte du milieu social (surtout au moment où les statistiques peuvent stigmatiser fortement les étrangers) et d'autre part (et cela plus spécifiquement pour les sociologues de la migration), par la définition de la « deuxième génération » à partir de ses contours sociaux à savoir les enfants d'immigrés indépendamment d'une éventuelle acquisition de la nationalité suisse (naturalisés et non naturalisés). Comme cette étude le révèle, il y a de grandes différences entre ceux qui se naturalisent et ceux qui ne le font pas, notamment en ce qui concerne le niveau de formation et le statut socioprofessionnel (plus élevé pour les naturalisés), et les comportements sociaux et culturels (qui tendent, dans le cas des naturalisés, à ressembler davantage à ceux des autochtones). Ainsi, le fait de

ne pas considérer cette variable peut biaiser considérablement toute comparaison.

- Que ce soit au niveau du canton – Genève/Bâle-Ville –, au niveau de l'origine – immigré/Suisse –, au niveau de la nationalité de leurs parents – italienne/espagnole – ou au niveau de l'acquisition de la nationalité, cette étude est riche au niveau comparatif. Toutefois, les différences existantes entre les jeunes issus des primomigrants italiens et ceux issus des primomigrants espagnols ne sont pas identifiées de manière systématique. N'ayant pas trouvé une explication dans le texte, certains lecteurs peuvent se sentir « déçus » face à cette homogénéisation. Si des différences significatives n'ont pas été trouvées, le lecteur s'attend à une explication (au moins sous forme d'une note en bas de page).
- Finalement, les chercheurs qui suivent une perspective qualitative resteront probablement sur leur faim en ce qui concerne l'utilisation des 53 entretiens individuels réalisés auprès de ces jeunes. Ils peuvent rester sur l'impression d'avoir une très bonne « photographie » de la deuxième génération mais lacunaire en termes de la gestion de l'acteur social (comment ces jeunes de la deuxième génération se sentent-ils « étrangers » ? comment gèrent-ils le statut d'« étranger » ? comment comprendre ce besoin actuel de reconnaissance sociale ?...)

En conclusion, les différents apports en termes de connaissances d'un processus de migration importante en Suisse, d'outils méthodologiques, des recommandations et pistes d'intervention rendent la lecture de ce livre à portée de tout public: personnes intéressées (initiées ou non au sujet), scientifiques et politiciens. Toutefois, la densité et richesse de l'information statistique peuvent perdre certains lecteurs parmi les données et les décourager à lire l'étude dans son entier. La conclusion, résumant de manière systématique et complète les princi-

paux résultats, peut être une bonne « porte d'entrée » voire une bonne introduction à la lecture globale – ou partielle – du livre selon les intérêts du lecteur.

Myrian Carbajal Mendoza
Dr. phil., chercheuse en sciences sociales
Route du Champ-des-Fontaines 4
1700 Fribourg, Suisse
++41.26.465.25.32
Myrian.Carbajal@gmx.ch

Janine Dahinden, Prishtina – Schlieren. Albanische Migrationsnetzwerke im transnationalen Raum, Zürich, Seismo Verlag, Reihe Sozialer Zusammenhalt und kultureller Pluralismus, 2005, 360 S.

Propagandistisch instrumentalisierte Öffentlichkeit kennzeichnet die Diskussion rund um die albanische Migration in der Schweiz. In diesem Kontext tut die Arbeit von Janine Dahinden gut. «*Prishtina – Schlieren*» handelt von Netzwerken, die im Rahmen der albanischen Migration in die Schweiz entstehen, sich wandeln und verstetigen.

Der theoretische Ansatz, der von Janine Dahinden gewählt wurde, ist eklektisch. Sie sucht in verschiedenen Theoriesträngen, die Frage der Entwicklung von Netzwerken analytisch zu fassen. Dabei bedient sie sich soziologischer wie auch ethnologischer Literatur. Ihr Versuch, zwischen Bourdieu und Coleman zu mediiieren, indem sie Bourdieus Kategorien auf die Möglichkeit hin prüft, auch Wandel zu verstehen, gelingt recht gut.

Methodisch besticht die Arbeit durch ihre Tiefe in der kategorialen Definition. Die Operationalisierung des analytischen Instrumentariums ist nachvollziehbar und gelungen. Die Ausführung zur Bestimmung sozialer Netzwerke ist innovativ, insbesondere der Versuch, Netzwerkanalyse im Migrationskontext zu betreiben. Dass sich dadurch gängige Kategorien der Netzwerkforschung zu komplexen Modellen wandeln, wird durch die kompetente Kombination von Methodenkenntnis und Feldkenntnis

(Migration) bewältigt. Die empirische Grundlage der Arbeit bilden Interviews, die in der Schweiz und in Kosovo-Albanien durchgeführt wurden. Grundlage der Interviews waren sehr präzise Fragen, kombiniert mit offenen Elementen. Dass der Zugang zur albanischen Gemeinschaft trotz eines solch komplexen Instrumentariums dennoch gelingt, kann vermutlich mit der sehr intensiven Auseinandersetzung von Janine Dahinden mit ihren Forschungssubjekten erklärt werden. Die zum Teil mehrstündigen Interviews wurden systematisch aufgezeichnet, zum Teil auch als Daten für eine informatische Bearbeitung erfasst und bereits im Methodenkapitel auf ihre Grenzen hin reflektiert. Eine empirische Schwäche der Arbeit wird dabei vor allem diskutiert. Es handelt sich um die relativ geringe Interviewzahl von 40 Personen. Doch wurden diese 40 Personen über ihre Netzwerke zu Mehrfachfällen verarbeitet, so dass eine Grundmenge der Analyse zur Verfügung steht, die durchaus verallgemeinerungsfähige Aussagen erlaubt. Durch ein theoretisches Sampling der ausgewählten Personen wurde zudem verhindert, dass diese eine Teileinheit der Gesamtmenge darstellen, die nicht repräsentativ ist. Frau Dahinden hat sich mit anderen Worten auf der Suche nach Interviewpartnern ständig am Prinzip der Korrespondenz von Gesamtmenge und Teilmenge orientiert.

Im empirischen Teil der Arbeit, der vier Unterkapitel umfasst, werden die Ergebnisse präsentiert, die sich aus einer netzwerkanalytischen Perspektive auf die Migrationsgeschichte der untersuchten Kosovo-Albaner ergeben. Dabei ist von vornherein zu bemerken, dass diese Ergebnisse zwar zum Teil nicht überraschen, dennoch im Bereich der Migrationsforschung einen hohen Erkenntniswert besitzen. Beispielhaft sei dies an der Frage dargestellt, inwieweit albanische Migranten in der Schweiz sich in Form von Clans konstituieren. Die Netzwerkanalyse von Dahinden zeigt im Gegenteil zur gängigen Meinung, dass die Clan-Orientierung bei Albanern nicht primär ist, wenn

es darum geht, Arbeit zu finden oder soziale Unterstützung zu mobilisieren. Damit wird an einer in der Literatur vertretenen Auffassung zur Clan-Organisation der Kosovo-Albaner gerüttelt, aber auch an Vorurteilen, die in der schweizerischen Öffentlichkeit existieren.

Im Gegensatz zu anderen ethnologischen Arbeiten zeigt Dahinden auch, wie komplex die Beziehungen sind, die ausserhalb der verwandschaftlichen Netzwerke existieren. Vermutlich ist dieser Teil der Arbeit jener, der am meisten zu einer Neuorientierung der Netzwerkforschung im Bereich Migration führen wird. Die intensive Auseinandersetzung mit Granovetters Thesen vor allem in der empirischen Analyse, erlaubt auch von einer wichtigen Arbeit im Bereich der weiteren Entwicklung von Konzepten der Netzwerkanalyse zu sprechen. Die bekannte These der Stärke schwacher Beziehungen zum Beispiel wird im Migrationskontext relativiert und durch eine Perspektive der Kombination von «sozialem Kapital» und Ressourcen, die in der Beziehung ausgetauscht werden, erweitert.

Im Unterkapitel zur Rückkehrmigration von Kosovo-Albanern werden ebenfalls neue kategoriale Horizonte eröffnet. Diese zeigen nicht nur, dass Rückkehrhilfe, wie sie in der Schweiz betrieben wird, zwar sinnvoll, doch reichlich unterkomplex ist. Rückkehrdynamiken sind, so zeigt die Arbeit von Dahinden, mehrdimensional und vor allem von Person zu Person verschieden. Die Verschiedenheit beruht auf der Netzwerkposition der Rückkehrwilligen und deren Kompetenzen und Ressourcen in der Mobilisierung paralleler Netzwerke. Dass solche Formationen auch praktische Konsequenzen haben, liegt auf der Hand. Doch kann dem Thema der Rückkehr durchaus auch theoretisch etwas abgewonnen werden. Insbesondere die Hypothese der Transmigration, die heute in Zunahme begriffen ist, wird hier angereichert durch eine Differenzierung von Modellen der Transmigration. Dabei gibt es sicherlich neue

Formen, doch herrschen die alten Beziehungen, wie sie bereits aus den Migrationsströmen der 1960-er und 1970-er Jahren bekannt sind, im Kontext der kosovo-albanischen Migration weiterhin vor.

Die Arbeit versucht schliesslich empirische und analytische Kategorien nochmals zu überdenken. Zwar geschieht dies bereits während der ganzen empirischen Arbeit, was die Lektüre über die Deskription konkreter Situationen auch dauernd reflexiv steuert. Im Schlusskapitel wird vor allem auf die Beschränkungen der klassischen Netzwerktheorie eingegangen, und die komplexe Variante, die Dahinden entwickelt, als Ausgangspunkt zukünftiger Forschungen zu Migration und Netzwerkstrukturierung vorgeschlagen. Auch geht Dahinden in den Schlussfolgerungen nochmals auf die praktischen Konsequenzen ihrer Arbeit ein. Diese sind nicht zu unterschätzen und vermutlich verdient diese Arbeit deshalb nicht nur Publizität im Rahmen der wissenschaftlichen Debatte um Migrationsnetzwerke, sondern auch in der breiten Öffentlichkeit als Versuch, über Information Vorurteile gegenüber der kosovo-albanischen Migration abzubauen, aber auch Hinweise zu liefern, wie von Seiten sozialer Institutionen mit dieser Community umgegangen werden müsste.

Kritisch anzufügen wäre wohl aus soziologischer Sicht, dass sich die Autorin in der Literatur im Bereich Netzwerke mehr auf ethnologische Studien denn soziologische bezieht. Dies führt zu einer Überbewertung des Beitrages der Ethnologie zur Netzwerkforschung insgesamt, zur Migrationsforschung im Spezifischen. Das Buch ist auf jeden Fall für Leser und Leserinnen, die sich mit Migration, aber auch mit Netzwerkforschung auseinandersetzen, zu empfehlen.

Sandro Cattacin
 Département de sociologie
 Université de Genève
 40, Bd. Pont-d'Arve
 1211 Genève 4
 sandro.cattacin@unige.ch

Anne Juhasz und Eva Mey, *Die Zweite Generation: Etablierte oder Aussenseiter? Biographien von Jugendlichen ausländischer Herkunft*, Opladen/Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 2003, 359 Seiten

Das vorliegende Buch ist die als Dissertation angenommene dritte Teilstudie, die im Rahmen des Forschungsprojekts «Das Fremde in der Schweiz» am Soziologischen Institut der Universität Zürich entstanden ist. Juhasz und Mey wollen darin neue Kenntnisse über die Lebenssituation Angehöriger der zweiten Ausländergeneration präsentieren. Dies gelingt ihnen vor allem in methodologischer und theoretischer Hinsicht, in dem sie sich von der die Migrations- und Eingliederungsforschung in weiten Teilen dominierenden «Exotisierung» und «Kulturalisierung» lösen. Nicht auf Kultur- und Identitätskonflikte, Ethnizität oder Integrationsdefizite legen sie den Fokus, sondern auf die Feinmechanik gesellschaftlicher Ungleichheit, die in den Biographien der Nachkommen von sozial tief positionierten ArbeitsmigrantInnen zum Ausdruck kommt. Mit diesem Fokus auf die «soziale Frage» unterziehen sie Jugendliche ausländischer Herkunft nicht länger der üblichen theoretischen Sonderbehandlung, sondern betrachten sie aus der Perspektive von Ansätzen der allgemeinen Soziologie.

Juhasz und Mey legen ihrer Studie einen ungleichheitstheoretischen Bezugsrahmen zu Grunde, mit dem sie beanspruchen, strukturelle Zwänge gleichermaßen zu gewichten wie individuelle Handlungsmöglichkeiten. Sie verknüpfen die Kapitaltheorie von Bourdieu mit der in den letzten Jahren vor allem in Forschungen zu städtischen Segregationsmechanismen prominent beigezogenen Figurationstheorie von Norbert Elias.

Bourdieu's Kapitaltheorie begreifen sie als eine Ressourcen orientierte Betrachtungsweise, welche die in Integrationsstudien übliche, defizitorientierte Perspektive ersetzt.

Durch den Fokus auf die spezifische Kapitalausstattung einer Person, die ihr einen – wenn auch vielleicht nur geringen – Möglichkeitsraum eröffnet, gerät das aktive Handeln in den Blick, d. h. die Art und Weise, wie eine Person ihre Lebenschancen und die ihr zur Verfügung stehenden Ressourcen nutzt. Die Theorie der Etablierten-Aussenseiter-Figuration von Elias ermöglichte eine Lücke in Bourdieus Theorie zu schliessen, die auch in der Literatur thematisiert wird. Da Bourdieu soziale Ungleichheit in erster Linie positional fasst, als Resultat der ungleichen Verteilung von Kapitalformen unter der Bevölkerung, betrachtet er nationale Herkunft und ethnische Zugehörigkeit nicht als eigenständige strukturbildende Merkmale und untersucht ihre spezifische Wirkungsweise als Ungleichheit schaffendes Prinzip nicht weiter (S. 71 f.).

Norbert Elias hingegen fasst in seiner Theorie der Etablierten-Aussenseiter-Figuration soziale Ungleichheit allokativ. Dadurch lenkt er den Blick auf Prozesse der sozialen Positionierung innerhalb einer sich wandelnden Beziehungskonstellation zwischen alteingesessenen Etablierten und neuzugezogenen Aussenseitern. Im Rahmen einer solchen Figuration kommt einer ähnlichen Kapitalausstattung eine ungleiche Bedeutung zu, je nachdem, ob eine Gruppe oder ein Individuum zu den Alteingesessenen oder Neuzugezogenen gehört.

Die Verschränkung der beiden Ungleichheitslogiken – die positionale, kapitalbedingte und die allokativ, figurationsbedingte – manifestiert sich für die Autorinnen in der sozialen Realität zum einen dadurch, dass der gegebenen Kapitalausstattung einer Person kein absoluter Wert zugeschrieben werden könne. Sie gewinne ihre spezifische Bedeutung erst durch die Anwesenheit anderer gesellschaftlicher Akteure und in Bezug auf diese (S. 81). Zum anderen verschärfe sich durch Wechselwirkungen zwischen allokativer und positionaler Ungleichheit die benachteiligte Situation von Ausgeschlossenen im Laufe der Zeit. Die figurationsbedingte Ungleichheit zwi-

schen Etablierten und Aussenseitern schreibe sich nämlich in die Kapitalausstattung der Aussenseiter ein und verschlechtere ihre Stellung und Chancen. Die Verschränkung beider Ungleichheitslogiken vollziehe sich somit prozesshaft (S. 83).

Vor diesem Hintergrund ist für die Autorinnen Bourdieus Habitus-Konzept von Interesse. Nahe liegend wäre nun von der Vorstellung eines Ausgeschlossenen-Habitus auszugehen, der – als «sense of one's place», wie Bourdieu in Anlehnung an Goffman betont – zusätzlich zur Aufrechterhaltung der Etablierte-Aussenseiter-Figuration beiträgt. (Davon wird in Integrationsstudien, die sich an Bourdieu orientieren, zum Teil tatsächlich auch ausgegangen). Die Autorinnen betonen jedoch, dass der von Bourdieu als wirksamer Mechanismus des Selbstausschlusses beschriebene Sinn für die eigene Stellung im sozialen Raum – die Selbstverständlichkeit, mit der soziale Akteure ihre Position im sozialen Raum akzeptieren und dazu tendieren, sich nur das zuzuschreiben, was ihnen ohnehin zusteht – von ihm selbst relativiert wird. Akteure würden sich nämlich auch dann in ihrem Habitus und ihren Praxisformen unterscheiden, wenn sie zwar die gleichen Merkmale in Bezug auf ihre Kapitalausstattung aufweisen, sich jedoch durch eine andere soziale Laufbahn auszeichnen. Ob zum Beispiel eine Position durch sozialen Aufstieg oder durch sozialen Abstieg erreicht wurde, wirke sich durchaus unterschiedlich auf die Wahrnehmungs- und Handlungsmuster gesellschaftlicher Akteure aus (S. 70, 83).

Diese «dynamische Einbettung», welche die Autorinnen in Bourdieus Beschreibung des Einflusses von Erfahrungen gesellschaftlichen Aufstiegs und Abstiegs auf Einstellungen und Meinungen verorten, ist für sie auch im «sense of one's place» verankert. Die Vorstellung von der eigenen Position in der sozialen Welt sei durch den Laufbahn-Effekt mitgeprägt. Die Autorinnen setzen deshalb dem statischen Konzept des «sense of one's place» das dynamische Konzept eines «sense of one's way»

entgegen (S. 70, 83). Dieses untermauern sie auch aus figurationstheoretischer Perspektive. Elias weise zwar darauf hin, dass Stigmatisierung als Angriff auf den Selbstwert der Ausgeschlossenen einen besonders wirksamen Mechanismus des sozialen Ausschlusses und der Reproduktion der Etablierte-Aussenseiter-Figuration darstelle, da die zugeschriebenen Stigmata zunehmend verinnerlicht würden. Er betone jedoch auch, dass die Erfahrung von Benachteiligung und Erniedrigung zum Widerstand der Ausgeschlossenen führen könne (S. 83).

Dass sie in erster Linie die dynamischen, prozessorientierten Aspekte der Theorien von Bourdieu und Elias gewichten, begründen Juhasz und Mey zum einen mit ihrem Anspruch, die Jugendlichen ausländischer Herkunft nicht als passive Opfer zu betrachten, sondern auch ihre Fähigkeiten und Bereitschaft, sich aktiv mit den gegebenen Lebensumständen auseinanderzusetzen, in den Blick zu bekommen (S. 333). Zum anderen habe dies aber vor allem die Auseinandersetzung mit ihren empirischen Daten – den Biographien von Jugendlichen – nahe gelegt; denn ein Thema, welches in der Migrationsforschung oft ausgeblendet werde, erweise sich in den Interviews als besonders zentral: die Aufstiegsorientierung und soziale Mobilität der Jugendlichen in Verbindung mit sozialer Ungleichheit.

Hier zeigt sich die Reichweite des methodologischen Designs der Studie. Der gewählte biographietheoretische Zugang ermöglicht zweierlei: zum einen die Erweiterung von Bourdieus Kapitalbegriff. Den Autorinnen gelingt es, mit ihrem Konzept des «biographischen Kapitals» das «Potenzial zur Veränderung des individuellen Möglichkeitsraumes» der untersuchten Jugendlichen zu fassen (S. 105). Zum anderen zeigen sie anhand der biographischen Erfahrungen der Jugendlichen auf, inwiefern Ausgeschlossene gerade wegen der Effekte, die eine Etablierte-Aussenseiter-Figuration hat, alles daran setzen, die eigene Stellung zu verbessern (S. 106).

Die Stichprobe von 64 biographisch-narrativen Interviews mit jungen Erwachsenen türkischer, italienischer und schweizerischer Herkunft, die im Kanton Zürich wohnen, in der Schweiz geboren wurden und zwischen 17 und 25 Jahre alt sind, wurden nach einem, sich an Rosenthal orientierenden, fallrekonstruktiven Vorgehen ausgewertet. Ziel ist, «das Typische im Individuellen aufzudecken (Bude)» und durch den Vergleich kontrastierender Fälle, «die jeweilige Gesamtsituation in allen ihren Eigentümlichkeiten möglichst präzise zu erfassen (Lewin)» (S. 131). Anhand acht ausführlicher Einzelfallanalysen werden Aussagen präsentiert, die fallübergreifend und theoretisch verallgemeinerbar sind.

Die Erkenntnisse der Studie sind weder neu noch überraschend. Doch es gelingt Juhasz und Mey, Bekanntes, wie etwa die statistisch mehrfach nachgewiesene strukturelle Benachteiligung ausländischer Jugendlicher im Bildungssystem und auf dem Arbeitsmarkt, die Aufstiegsorientierung von MigrantInnenfamilien und deviantes Verhalten als Mittel, um zu Anerkennung und (materiellem) Erfolg zu gelangen, in neue theoretische und empirische Zusammenhänge einzubetten. Sie weisen empirisch die vielfältigen, teilweise sehr subtilen Mechanismen nach, durch die Jugendlichen ausländischer Herkunft der Zugang zu den angestrebten sozialen Positionen verunmöglicht wird, was ihnen erschwert, ihre Kapitalausstattung zu verwerten und soziale Zugehörigkeit und Anerkennung zu erlangen (S. 297). Stigmatisierung im Kontext einer Etablierte-Aussenseiter-Figuration wirkt sich dabei nicht nur negativ auf das Selbstvertrauen und die Selbstachtung der Jugendlichen aus, sondern entwertet zusätzlich ihre Kapitalausstattung (S. 301).

Mit Konzepten wie «mobilitätsspezifischer Habitus», «sense of one's way» und «biographisches Kapital» fassen die Autorinnen Aufstiegsorientierung und soziale Mobilität der Jugendlichen als Folge der Verinnerlichung des elterlichen Mobilitäts-

projektes sowie der erfahrenen Benachteiligungen im Rahmen einer Etablierte-Aussenseiter-Figuration (S. 331). Familienorientierung einerseits und Zugehörigkeitskonflikte andererseits werden vor diesem Hintergrund nicht länger kulturspezifisch erklärt, sondern als Voraussetzung und Ausdruck sozialer Mobilität. Mit dem Begriff der «Weggefährten» erfassen die Autorinnen die Bedeutung von Beziehungen zu Personen mit gleichem sozialem Hintergrund, die den gleichen Weg im sozialen Raum zurücklegen und deshalb zur Orientierungshilfe für die Jugendlichen werden (S. 328). Der vielfach herangezogene, gemeinsame ethnische Hintergrund als Begründung für die Netzbildung von MigrantInnenjugendlichen verliert damit an Erklärungswert. Es ist dieses «biographische Kapital», das die Jugendlichen ausländischer Herkunft von AltersgenossInnen schweizerischer Herkunft mit ähnlicher Stellung im sozialen Raum unterscheidet und sie zu «Etablierten» und «Aussenseitern» macht.

Kritisch sei angemerkt, dass die Sorgfalt, mit der die Studie verfasst wurde, streckenweise überdidaktisierend und redundant wirkt. Ferner entsteht der Eindruck, dass sich die Autorinnen dem Druck ausgesetzt sahen, die Wahl ihres qualitativen Vorgehens gegenüber quantitativen Verfahren legitimieren zu müssen. In diesem Zusammenhang fragt sich, ob nicht ein kleineres Sample genügt hätte, wenn die Autorinnen bereits bei der Auswahl der Interviewten ihrem Anspruch nach Synchronizität von Fallauswahl und Datenanalyse gefolgt wären. Gerade diese Einwände verweisen jedoch darauf, dass hier eine theoretisch wie methodologisch weiterführende Untersuchung vorliegt.

*Dr. Angela Stienen
Pädagogische Hochschule Bern
Institut Marzili
Brückenstrasse 73, CH-3005 Bern
004131/309 23 54
angela.stienen@phbern.ch*

